



Diabole de Caubère !

LE 11 NOVEMBRE 2014

Mais comment fait-il ? Trois heures durant, **Philippe Caubère** est partout sur la scène de l'**Athénée-Louis Juvet**, on ne voit et on n'entend que lui, et à la fin, il a l'élégance de ne pas paraître exténué quand les spectateurs le sont allègrement d'avoir autant savouré, souri et surtout ri sans discontinuer. Que c'est bon d'entendre des gens rire de bon cœur, d'un rire qui n'est pas le rire gras des shows télévisés ni le rire de dérision que canal + a incrusté dans les esprits. Rire moliéresque, finesse de marivaudage, tragédie russe, héraumité rabelaisienne, humour bouffon, ridicule de la farce, et le tout fait un excellent auteur dont la voix est unique dans le spectacle français, aussi pétaradante qu'étincelante.

Avec l'air de ne pas y toucher, à sa manière burlesque et déjantée et sans jamais se prendre au sérieux, *La Danse du diable* est aussi une réflexion en abîme sur le théâtre et la transmission, avec la mère comme fil rouge et personnage central. Ce pur projet de théâtre d'un seul homme n'a rien d'un *one man show*. C'est juste un grand comédien qui nous raconte une histoire, mais si comique qu'elle nous fait rire comme on ne sait plus le faire au théâtre, et si fantastique qu'elle nous fait rêver comme on n'ose plus le faire au théâtre. Le personnage qui remplit la scène de sa présence s'appelle Ferdinand Faure, son alter ego. Il a des fantômes de gloire.

«Peut-on, de nos jours, parler de soi-même, de ses craintes intimes, de ses espérances, et que ce soit gai ? Peut-être que je suis fou, ou prétentieux, ou les deux à la fois. Tant pis.»

Vingt ans après avoir rempli l'Athénée-Louis Juvet de milliers de spectateurs, tous les soirs pendant des semaines, et un an après avoir dû renoncer à le présenter à ses compatriotes marseillais, un tendon d'Achille ayant rompu les amarres lors d'une cabriole à Tarascon-sur-Ariège, et ce n'était pas que métaphorique, il remet donc ça avec son spectacle-félicite *La Danse du diable*, créé en 1981 au Festival d'Avignon, premier d'une saga autobiographique mais si peu nonbriliste qui sera suivi par le *Roman d'un acteur* et *L'Homme qui danse*. Autant d'œuvres qui sont désormais à voir et à écouter autant qu'à lire. L'ensemble constitue une épopée personnelle parmi les plus originales du théâtre contemporain en France.

En 1981, Philippe Caubère avait 31 ans ; or il n'hésite pas à reprendre à 64 ans un spectacle aussi physique, qui exige tant de l'intensité de la mémoire que de la tension nerveuse. On comprend qu'il le dédie au danseur Jean Babilée, immortel interprète du *Jeune homme et la mort* qu'il avait créé à 23 ans avant de le reprendre à 60 ans. Un modèle éblouissant pour celui qui, à ses débuts, avait pris le soleil du côté de chez Mouchkine.

Il est tout à tour, et parfois à quelques secondes d'intervalle, des hommes et des femmes, des Marseillais et des Aixois, Malraux l'agitateur agité, Sartre en nain globuleux, l'omniprésent général de Gaulle en héros enchanté, sans oublier le déhanché Johnny Ouliday, François Mauriac confit en méchancetés, et Jean Vilar, et Gérard Philippe et Roger Lanzaac et Lucien Jeunesse, tous traités dans un irrespect étincelant. Tel est le bestiaire de Caubère : la France des années 60. Le résultat, étourdissant, donne l'impression de lire une version actualisée d'*A la recherche du temps perdu* adaptée en bande dessinée par Louis-Ferdinand Céline.

Caubère joue vite sans se presser. Il est rapide où d'autres se précipitent, car le temps sur scène n'a pas le droit de prendre son temps comme dans la vraie vie. Il faut condenser et comprimer, pratiquer l'ellipse jusqu'à l'os. Il réussit l'exploit d'être toujours dans l'énergie sans jamais verser dans l'hystérie, qu'il murmure, se lamente, vocifère, radote, se récrie, se confie. Il parvient même à n'en faire jamais trop tout en en faisant jours plus. Le temps est loin où l'on parlait de ce spectacle avec admiration mais en louant le phénomène en lui, le comédien marathonnien, le logorrhéique inspiré, celui qui pouvait aligner ses « morceaux » sans reprendre son souffle. Car on a beau chercher, il n'y a pas le moindre excès dans cette entreprise pourtant démesurée.

C'est un grand privilège que de voir un tel comédien, l'un des rares à être véritablement un artiste total, un auteur complet, usant du verbe, de la danse, du mime, recréer son monde soir après soir. Ce qu'il raconte est né de l'improvisation, avant d'être fixé dans des livres, puis de retourner mordre la poussière des planches mais sans jamais perdre en chemin la spontanéité, la fraîcheur et la vitalité de l'invention première.

Et quel bonheur d'entendre prononcés des milliers de mots, dont on a l'impression qu'ils se rencontrent pour la première fois ainsi parfaitement articulés, et non marmonnés à voix basse en tournant le dos au quatrième mur comme ça se fait de plus en plus souvent au Français, avec ces liaisons magnifiques que l'on dirait d'un autre temps tant la radio prend à cœur de les ignorer de nos jours. Philippe Caubère, c'est une présence portée par une voix et c'est si rare...

Et pour finir, on entend sa voix mais d'outre-tombe nous murmurer que « le théâtre, c'est un peu comme les rêves, ça n'existe pas ». Ce qui est plutôt bien vu pour un homme tourmenté comme un insomniaque. Voilà, c'est jusqu'au 7 décembre et si vous n'avez pas compris qu'on y va pour se faire du bien, qu'on en ressort heureux et provisoirement réconcilié avec ses contemporains, c'est que vous êtes bouchés à l'émeri.

(« La Danse du diable » photo D.R.; « Philippe Caubère dans les airs » photo Passou)

recherche

RECHERCHER

NOUVEAU !
Découvrez notre application iPhone / iPod

LA RÉPUBLIQUE {des livres}

Available on the App Store

Find us on Facebook

La république des livres

Like 3,352

La république des livres

611

Après les livres, les films, les pièces de théâtre, les chansons, que lui manquait-il ? Michel Houellebecq est aussi photographe. Mais attention, d'après ceux qui l'exposent, il ne s'agit pas des images d'une célébrité qui prend des photos mais « de son rapport au monde ». On avait failli se méprendre. Nous voilà rassurés.

<http://bit.ly/1pMgegD>



Facebook social plugin

À TWIT' VITESSE

Pourquoi l'écrivain napolitain Erri de Luca s'est mis à l'hébreu et au yiddish. [L.co/xCHlQTYsBe](#)

Il y a 6 heures via [Twitter Web Client](#)

Répondre [Retweeter](#) [Favori](#)

Un leurre, l'effet Nobel? Pas pour Modiano. Les éditeurs en langue anglaise se disputent même son livre pour enfants ! [L.co/rx6wvROuSk](#)

Il y a 7 heures via [Twitter Web Client](#)

Répondre [Retweeter](#) [Favori](#)

Beckett, Sarraute, Aragon, entre autres, évoqués dans les passionnantes mémoires de l'historien de l'art Werner Spies [L.co/TgBkZJN44](#)

Il y a 3 jours via [Twitter Web Client](#)

Répondre [Retweeter](#) [Favori](#)

Autocritique de Philip Roth relisant "Portnoy et son complexe" 45 ans après. [L.co/kbzVlcczK](#)

Il y a 3 jours via [Twitter Web Client](#)

Répondre [Retweeter](#) [Favori](#)

Suivre @Passouline sur Twitter.

LE COIN DU CRITIQUE SDF

En fuyant la montée du fascisme

PAR PHILIPPE GODOY

Dans Tanta Vita ! (traduit de l'italien par Renaud Temperini, 228 pages, 17 euros, Belfond), Paolo di Paolo évoque la brève existence de Piero Gobetti (1901-1926). Turinois, fils d'épiciers, très jeune, [...]

LIRE LA SUITE.../...

LA VERSION DU TRADUCTEUR

Pour redécouvrir Epictète

PAR OLIVIER D'JERANIAN

Nous pensions avoir tout lu d'Epictète, tout connu de ses maximes si profitables à la conduite de nos vies, tout entendu de ses Entretiens, ravis par leur style percutant, n'ayant d'égal [...]

LIRE LA SUITE.../...

LES RÉPUBLIQUES {de la culture}

{livres}	{livre numérique}
{cinéma}	{théâtre}
{jazz}	{séries}
{photo}	{art}
{rock}	{architecture}
{danse}	{classique}